

trois des choses prédites; une autre guerre civile en France, l'avènement du Comte de Chambord et le rétablissement du Pape.

Quelques-uns se moquent de cela en disant: mais vous n'y pensez pas! le Comte de Chambord! il est plus loin que jamais du trône! Ce serait une raison de plus de croire à x prophéties, puisque l'une d'elles dit qu'il viendra, lor que la légitimité n'aura presque plus de partisans.

Quoiqu'il en soit, il faut l'avouer, si le Comte de Chambord n'arrive pas, toutes ces prophéties auront été la plus grande mystification qu'on puisse imaginer et nous serons les premiers à en rire, mais en attendant, rappelons-nous que de tout temps les grands événements ont été prédits.

Le danger, pour les esprits faibles, est de tirer de ces prophéties des conclusions funestes au libre arbitre et à l'activité de l'homme, de croire que telle chose devant arriver, on n'a pas besoin de chercher à contrôler les événements de ce monde.

DES PAROLES BELLES ET VRAIES.

Dans une réunion des membres de la société Saint-Jean-Baptiste d'Outaouais, le président de la Société, M. E. P. Dorion, a prononcé un discours dont nous trouvons l'analyse suivante dans le *Courrier d'Outaouais*:

"Après avoir remercié la réunion de son empressement à boire à sa santé, il dit qu'il était heureux, comme président de la Société Saint-Jean-Baptiste, de constater l'harmonie et l'union qui existaient aujourd'hui entre toutes les classes de la société canadienne-française. "Nous sommes venus à vous, a-t-il ajouté, non pas avec un drapeau lacéré, mais avec un drapeau intact sur lequel nous avions inscrit au lieu de "Discorde" les mots "Amour et Travail," et ce drapeau, vous l'avez accueilli comme vôtre. Assez longtemps les Canadiens-Français, au lieu de se protéger mutuellement, se sont fait une guerre acharnée et avec quel résultat? Demandez-le au recensement qui vient d'être fait et il vous répondra. Pendant que nous délibérons gravement sur la question de savoir lequel de M. Papineau ou du Dr. Nelson avait été le plus brave à Saint-Denis, nos compatriotes émigraient aux Etats-Unis; pendant que nous discussions à perte de vue si le chef de la nation serait bleu ou rouge, nos compatriotes émigraient aux Etats-Unis; pendant que plongés dans les hautes discussions de théologie que nous ne comprenions pas, nous nous occupions immodérément de l'ultramontanisme et du veuillotisme, nos compatriotes émigraient aux Etats-Unis; pendant que durant plus d'une année nous consultations les auteurs, entassions pièce sur pièce pour savoir si l'honneur de Guibord serait enterré ou non, nos compatriotes émigraient aux Etats-Unis. En un mot, il est de fait que le temps que nous avons passé à nous entre-dévorer, si nous l'avions consacré à arrêter l'émigration de nos compatriotes, aujourd'hui nous aurions 3 ou 400,000 Français en Canada."

Après d'autres considérations sur la nécessité de l'union des Canadiens et des Anglais, M. Dorion reprit son siège au milieu des applaudissements.

CAUSERIE.

LES MILLE ET UNE PETITES MISÈRES D'UN DÉBITEUR.

Je ne viens pas ici, ami lecteur, faire une charge à fond de train contre ces élus de la société que l'on appelle *créanciers*; ni vous peindre, avec les plus sombres couleurs de ma palette, les tristesses, les angoisses, les ennuis auxquels sont fatalement soumis les sept-huitièmes de ces malheureux que le hasard ou l'injustice du sort ont fait *débiteurs*; encore moins faire du socialisme, du nivelage, à la manière des échevelés de la Commune....

Non! Mes intentions sont toutes pacifiques. Je viens tout bonnement, avec une plume des plus doucereuses, vous esquisser à grands traits les ruses, finesses, subterfuges et autres petits moyens *ejusdem farinae* que se voient forcés d'employer les pauvres diables qui logent leur homonyme dans leur bourse. Mais, avant de vous mettre mon homme, mon *type*, en scène, il faut que je l'affuble, que je le pare, que je le coïlume, enfin: Voici.

Le débiteur—mon *débiteur-type*, entendons-nous bien—constitue nécessairement dans la société un être à part. C'est une physionomie distincte, une individualité étrange, un personnage mystérieux.... presque une anomalie.

Son genre de vie, ses habitudes de soumission apparente, la crainte perpétuelle des créanciers dans laquelle se coule son existence.... en ont fait un sujet cauteux, coulant, mielleux, poliment bavard, ayant au moral toute l'élasticité et la souplesse d'un saltimbanque ou d'un clown.

Au physique, le débiteur-type a aussi sa physionomie particulière.

C'est ainsi qu'il se présente le plus ordinairement à vous sous une apparence rachitique, maigre, longue, osseuse, parcheminée. Il a l'échine gracieusement recourbée, les jambes grêles, les pieds en dehors. Son regard est incertain, effaré, rapide. Il a sans cesse le nez au vent; et, dans les rues, vous le voyez toujours, sur les trottoirs les moins fréquentés, longer les façades avec toute la vélocité et le silence de l'ombre que projette sur la neige un nuage de fumée emporté par une forte brise....

Une chose qui m'étonne, c'est que le débiteur de profession n'ait pas les oreilles plus longues que ne les a le commun des mortels. Lui qui a, du lièvre, toutes les ruses, toutes les défiances, tous les soubresauts, toute la rapidité de locomotion, il s'en distingue essentiellement par la petitesse des organes externes de l'ouïe.

Cette particularité m'a toujours fort intrigué....

Encore un trait de plume—et voilà mon homme costumé, astiqué, ficelé, tant au physique qu'au moral.

Jetiez moi sur l'échine longue, maigre et recourbée, dont je vous parlais tantôt, une incommensurable redingote brune—ou qui a dû l'être, si l'on en juge par les endroits où la trame n'est pas à nu;—enveloppez moi la paire d'échasses, que j'ai dit être des jambes, de pantalons étroits et jadis noirs; que l'on m'en-tourne ensuite ce prolongement filiforme, que vous aurez la cha-

rité de prendre pour un cou, d'un immense faux-col; et puis, armez mon olibrius d'un gourdin; dites-lui de se coiffer de son énorme feutre, qui ressemble assez, de loin, à un parapluie de notaire.... et... *fixe!* vous voilà en face du débiteur le plus malade, le plus compère, le moins *paysan*, que jamais créancier farouche ait eu à redouter dans les cauchemars qui l'assaillent entre deux règles d'intérêt!

J'ai toujours eu un regard de compassion, une pensée charitable, une parole d'indulgence pour ces pauvres diables que la marâtre fortune persiste à regarder d'un mauvais oeil.

Je me souviens—c'était pendant mon temps d'Université—d'un étudiant dont la vue suffisait pour me plonger dans une rêverie mélancolique. C'était un jeune homme de la campagne, que la mort de son père avait réduit presque à l'indigence.

Il était doté d'une figure très-belle et très-intelligente, quoique assombri par un nuage permanent de tristesse qui n'avait de charme que pour ceux qui voient au-delà des voiles.

Il était mis proprement, quoique ses habits râpés, rapiécés, d'un goût.... d'une coupe.... d'une mode.... *antiques* dénotassent qu'ils lui venaient, par héritage, de quelqu'un de ses aïeux—ou, tout au moins, un usage constant et prolongé.

Il était toujours seul—cela se conçoit: Allez donc, quand vous êtes élève de l'Université et que vous avez du drap de quatre piastres sur les omoplates, vous commettez avec un garnement dont les vêtements sont à la corde! Fi donc!

Aussi, l'orphelin aux habits antiques n'avait-il d'amis—ou plutôt oui, il en avait un—c'était le talus qui borde le rampart près de la grande batterie (nous sommes à Québec!) Il ne se passait pas de soir que je ne le rencontrasse là, noyant sa morne rêverie dans les brumes crépusculaires qui montaient du St. Laurent.

Cette singularité d'allures, cette tristesse morne et sombre, alliées à une figure douce et belle, m'intriguaient et m'entraînaient trop pour que je ne cherchasse pas à me rapprocher du jeune homme—en dépit même de ses habits antédiluviens.

Je l'abordai un jour. D'habitude, entre universitaires, les présentations ne sont ni longues, ni cérémonieuses. Les noms ne sont pas plutôt échangés, que l'amitié est déjà faite.... pourvu, toutefois, que l'on ne porte pas, comme mon héros, les vêtements de son bisaïeul!

Cette fois, pourtant, il n'en fut rien; et, malgré toutes mes avances, toute l'affabilité que j'y pusse mettre, l'ombrageux étudiant, tout en restant poli, ne m'accorda qu'une médiocre confiance et renfrogna davantage ses secrets dans les plis de son cœur.

Les dédains, les quolibets, l'isolement, avaient courbé sa lèvre en un rictus amer qui y était stéréotypé et qui avait, pour longtemps, remplacé le sourire. Il n'avait plus foi en l'amitié de collège, depuis que celle-ci lui faisait défaut dans sa pauvreté. Peu à peu, sa défiant fierté s'était accommodée de cette solitude en plein monde; et c'était autant drapé dans son amer stoïcisme que dans les nobles haillons de son grand-père, que le pauvre étudiant supportait dignement la position qui lui était faite.

Je n'obtins donc à peu près rien dans cette première entrevue.

J'eus néanmoins le bon sens de ne pas me tenir pour battu, sachant bien qu'on n'apprivoise pas en une seule fois un farouche misanthrope comme l'était le mien; et je revins à la charge, tant et si bien, qu'au bout de huit jours, le paria de la société universitaire et moi nous étions inséparables....

C'était une sombre et triste histoire que la sienne. Sa famille n'avait pas toujours été pauvre. Elle avait connu les beaux et bruyants jours de la prospérité, jours *heureux*, où des amis pleins la maison venaient faire résonner les parois sonores de la *salle à manger*, des éclats retentissants et joyeux de leurs rires *gastrophoniques*!

On devine le reste....

Les malheurs arrivent; le père meurt; la pauvreté, manteau sinistre de la Ruine, survient; on prodigue de banales consolations à la veuve.... puis tout est dit:

L'oubli!

Les parasites de l'amitié qui n'avaient pas d'expressions assez pompeuses pour rendre les gigantesques sentiments d'affection qu'ils ressentaient pour la famille opulente, pour le palais, ne trouvaient plus un mot, une pensée, à jeter en pâture à la famille déchue, à la misère!

Que voulez-vous?—le monde est ainsi fait: il n'y a pas à regimber.

Le plus imbécile de tous les riches a des amis plus qu'il n'en veut; le plus intelligent de tous les pauvres n'en a pas un....

Et, pourtant, ce sauvage si ridiculement habillé, cet étudiant en guenilles dont on avait honte, ce taciturne misanthrope qui passait pour un imbécile.... est aujourd'hui en train de devenir une de nos célébrités!

Serait-il vrai, par hasard, que l'intelligence dans la cervelle n'est pas en raison directe de l'argent dans le gousset?

Toute cette longue parenthèse, ami lecteur, est pour vous dire qu'il ne fait pas bon d'être pauvre; pour vous dire de plus que l'amitié ne doit pas avoir deux balances: une pour la richesse, une pour la pauvreté; pour vous dire encore que, si la pauvreté est une incommodité ce n'est pas un défaut, et qu'on peut la supporter noblement—exemple, mon héros, pour vous dire enfin qu'il ne faut pas juger un individu par ses habits, et qu'il se faut bien persuader qu'il y a énormément plus de *pauvres* d'esprit dans de riches vêtements, qu'il n'y en a sous de modestes défroques!

J'espère que le lecteur me la pardonnera car elle était nécessaire comme introduction à mon sujet.

Sans cette parenthèse de salut, en effet, j'aurais été forcé de lui infliger une interminable et acrimonieuse dissertation sur l'inégalité de répartition des choses humaines.... qui ne l'aurait, certes, pas amusé.

Comme on le voit, chacun en retire profit:—le lecteur s'évite d'énormes babillements, et moi, des regrets et un écart de plume.

L'amour sans bornes, la profonde vénération, l'espèce de culte que je professe vis-à-vis de mon héros, m'ayant entraîné au-delà des bornes ordinaires d'une modeste mise-en-scène, je me vois forcé, à regret, ami lecteur, de remettre à la semaine prochaine la partie vive, anecdotique, de mon travail.

D'ici là, je vais fouiller les archives de la pauvreté, sous

toutes ses formes, pour y exhumer les hauts faits, les adroites combinaisons, les sublimes manœuvres de l'incomparable homme-type que je vous laisse debout, prêt à tout, comme le grenadier de Potemkin.

Sans adieu, donc!

DR. VINC. EUG. DICK.

MEURTRE ET CONDAMNATION.

Il y a six mois, il se passait à Cacouna, dans une de nos campagnes les plus belles et les plus paisibles, un de ces drames qu'on croirait impossibles dans ce pays.

Marie McGaugh demeurait, depuis huit à dix mois, chez M. C. A. DeVillers, marchand de Cacouna; elle avait en son sein une petite fille.—Fatiguée, paraît-il, des soins constants qu'exigeait cette enfant, elle entra, le 25 mai dernier, dans le magasin de son maître, profitant de ce que tout le monde de la maison était au jardin, prend une fiole de poison à rats, et l'ayant cassée, y prend du poison qu'elle met dans de la bouillie destinée à l'enfant confiée à sa garde. Elle va ensuite biter le reste de la fiole de poison dans les latrines, espérant bien détruire par là toute trace de son crime. Vers six heures du soir, la tante de l'enfant lui fait prendre une partie de la bouillie préparée par la servante Marie McGaugh; elle ne s'aperçoit d'abord de rien et ce n'est qu'en arrivant à la fin qu'elle trouve, au fond de la soucoupe, un corps jaunâtre d'où s'échappent des lueurs blanches et une odeur désagréable. Aussitôt les parents sont rappelés du jardin, et madame DeVillers, dont les soupçons déjà éveillés par la singulière odeur répandue dans la maison, et confirmés par la contenance singulière de la servante, l'accuse d'avoir empoisonné son enfant. Marie McGaugh repousse l'accusation de toutes ses forces, mais elle finit par tout avouer. On envoie chercher le médecin qui ne peut qu'administrer un contre-poison resté sans effet, et après une nuit de souffrances et de tortures, la petite fille de M. DeVillers meurt le lendemain matin vers sept heures.

Après une longue enquête conduite des deux côtés avec talent et des discours remarquables faits par l'avocat de la Couronne et une charge juste et sévère de la part du juge, la jeune fille fut condamnée à être pendue, le 9 janvier prochain.

On ne peut comprendre, dit le *Courrier du Canada*, auquel nous empruntons la plupart de ces détails, comment cette jeune fille au visage agréable, à l'air doux et candide, ait pu commettre une pareille atrocité.

Le juge siégeant était l'hon. N. Casault, l'avocat de la Couronne, M. Routhier, et l'avocat de la défense M. Chalault.

On croit que la sentence sera commuée, vu que la jeune fille ne paraît pas jouir complètement de ses facultés.

LE DINER DES JEUNES.

L'événement politique de la semaine est le dîner des *jeunes*. Comme le dit Fabre dans l'*Événement*, "un banquet qui réunit à la même table MM. Chapleau, Laurier et Trudel, n'est point, à coup sûr, une démonstration politique proprement dite."

"Deux choses nous semblent cependant se dégager nettement d'une pareille réunion: la première, c'est que ces hommes nouveaux, s'il ne leur est pas permis de rompre avec les traditions du passé, ne doivent pas être les héritiers de ses rancunes, et que rien ne saurait, à un moment donné, les empêcher de s'unir dans une cause commune, à l'appel d'un grand intérêt public: la seconde, c'est que l'heure est venue pour les hommes de la nouvelle génération d'obtenir une plus large place dans l'arène publique et une part de pouvoir proportionnée à l'influence qu'ils ont acquise et aux services qu'ils peuvent rendre."

Rien de plus juste et de plus vrai, aussi le soir du 29 Novembre, journalistes et députés de toutes les nuances et de toutes les convictions, s'étaient-ils donné rendez-vous à l'Hôtel St. Louis. Une même pensée les avait réunis autour d'une même table, celle de s'entendre sur les moyens à adopter pour développer l'influence de la jeunesse canadienne, et accentuer le rôle qu'elle est appelée à jouer, dès aujourd'hui, dans notre monde politique.

M. Beaubien, député d'Hochelaga présidait, et M. Trudel, député de Champlain, s'acquittait à merveille des fonctions de vice-président. Autour de ses messieurs se groupaient MM. Fabre, de l'*Événement*, DeCelles, du *Journal de Québec*, Méthot, député de Nicolet, Malhiot, député des Trois Rivières, Cary, rédacteur du *Mercury*, Barnum, du *Gazette*, Lynch, député de Brome, LeCavalier, député de Jacques Cartier, Faucher de St. Maurice, Beausoleil du *Nouveau Monde*, de Beaujeu, député de Soulanges, Dorion, député de Richelieu, Gendron, député de Bagot, Eisenhart, député de Laprairie, Bernier, du *Courrier de St. Hyacinthe*, Lavallée, député de Joliette, Buies, du *Pays*, Laurier, député de Drummond et Arthabaska, Dansereau, de la *Minerve*, Chapleau, député de Terrebonne, Gill, député de Yamaska.

Certes, avec de pareils éléments, on devait s'attendre à voir jaillir plus d'un discours, et cette attente ne fut pas trompée. M. Mailhot, répondit en termes très-heureux au toast porté à son Excellence le Lieutenant-Gouverneur. M. Trudel sut trouver des idées pleines de tact et d'apropos, lorsqu'il fallut faire honneur à la santé des députés de l'Assemblée Législative, et M. Lyuch et Eddy, parlèrent avec une grande délicatesse de pensée lorsque les convives eurent acclamé les paroles du président buvant à l'union des différentes nationalités qui forment la Confédération. Ce fut M. Chapleau qui répondit au toast de la soirée, *A la jeunesse canadienne, à son union, à sa force, à son avenir*. M. Chapleau parle bien, nous avons eu occasion de l'écrire, mais ce soir là, il a encore mieux parlé qu'à l'ordinaire. Il esquissa largement l'histoire de la jeunesse canadienne, montra ce qu'elle pouvait faire en s'unissant par le travail et par la volonté, et n'oublia pas de faire remarquer qu'entre les hommes politiques actuels et ceux qui devront leur succéder, il y a une immense lacune; les hommes qui ont débuté en 1854 ont presque tous disparu.

M. Laurier succéda à M. Chapleau, développa l'idée que tout était possible à l'esprit d'union, et que sans lui le progrès et la patrie n'étaient que de vains mots.

M. Faucher de St. Maurice, démontra que la jeunesse avait